

## LES FRAGMENTS DE TARSE

AU MUSÉE DU LOUVRE



EN m'occupant du classement des terres cuites de Tarse, pour les catalogues du Musée du Louvre, j'ai été amené à faire sur la technique, sur le style, sur l'âge de ces fragments, sur les principaux sujets qu'ils représentent, une série d'observations générales, qui permettront, je l'espère, d'assigner à la céramique de Tarse sa véritable place dans l'histoire de l'art. Je commencerai par rappeler en quelques mots la situation de cette ville célèbre, le rôle historique et religieux qu'elle a joué dans les temps antiques, pour expliquer dans quel milieu s'est formé l'abondante fabrique de petits monuments qui fait le sujet de la présente étude.

### I.

Tarse, en Cilicie, passait pour l'une des plus antiques cités du monde. Quelques-uns la confondaient avec la célèbre Tharsis de l'Écriture; les légendes orientales disaient que c'était le premier point où la terre se fût séchée après le déluge; elles attribuaient la fondation d'une ville en ce lieu, à Sandan, l'Hercule assyrien, le même sans doute que les traditions ciliciennes associaient, sous le nom de Sandacos, à la déesse lunaire Pharnaké.

La situation était incomparable. Il faut se représenter la plaine maritime de la Cilicie, adossée au flanc du Taurus, traversée par le cours glacé, rapide et pourtant navigable du Cydnus, toute couverte de cultures et d'une riche végétation d'arbres fruitiers, véritable jardin sous

un ciel brûlant. Tarse s'étendait sur l'une et l'autre rive; on comparait ses habitants à des oiseaux aquatiques, groupés sur les bords du fleuve et s'enivrant de la fraîcheur de ses eaux. Et cette ville admirable était placée à peu de distance de la mer, vers le point où elle s'enfonce profondément entre les côtes de l'Asie Mineure et celles de la Syrie! On comprend qu'un pareil lieu soit devenu de bonne heure un centre d'échanges et de relations des plus importants entre les populations si diverses et si curieuses de ces régions antiques, Phrygiens, Leucosyriens de la Cappadoce, Sémites de la Syrie et de la Mésopotamie, Phéniciens, Cypriotes. Plusieurs traditions, et le nom d'Hypachéens porté d'abord par les habitants de la Cilicie, semblent attester aussi le mélange de certains éléments de race grecque ou pélasgique qui s'étaient portés, dès une haute antiquité, vers cet angle extrême de la Méditerranée.

La forte position stratégique de Tarse, sur le grand chemin de l'Asie centrale, entre les Portes Ciliciennes et les défilés de l'Amanus, devait aussi attirer de bonne heure l'attention des maîtres de l'Orient. D'après le témoignage très-sérieux de Bérose, ce fut Sennachérib, roi d'Assyrie, qui en fit, au VII<sup>e</sup> siècle, une place de guerre de premier ordre, en l'entourant, suivant le système babylonien, d'un grand carré de murailles, coupé en deux par le fleuve. Il y avait bâti un temple, sans doute aussi un palais, et fait ériger sa propre image, portant une inscription en lettres chaldéennes, qui rappelait la fondation de la ville et la conquête du littoral sur les flottes grecques qui rôdaient dans ces parages. Peut-être ne faut-il voir qu'un souvenir populaire des mêmes faits dans la légende qui attribuait la fondation de Tarse au problématique Sardana-pale. Le fameux bas-relief de pierre, *τύπος λίθινος*, que les compagnons d'Alexandre prirent plus tard pour le tombeau de ce roi fainéant et sur lequel ils croyaient le voir claquant des doigts en signe d'insouciant mépris, pourrait bien n'avoir été qu'une stèle royale, comme celles où les monarques assyriens aimaient à se faire représenter, dans leur costume sacerdotal, le bras droit levé, le pouce abaissé sur l'index, ce qui était chez eux un geste d'adoration.

Quelques archéologues ont préféré chercher l'origine de cette légende dans un autre monument, également asiatique, dont l'existence à Tarse nous est attestée par les monnaies, jusque sous les empereurs romains<sup>4</sup>. C'est la figure d'un dieu, en costume assyrien, le carquois à l'épaule, debout sur une sorte de chimère ou de lion cornu : tels se montrent souvent, portés par des animaux symboliques, les dieux des cylindres

4. Voir la figure 4.

et ceux que l'on trouve, en plusieurs endroits, sculptés sur les rochers, depuis le fond de l'Assyrie jusqu'à la Cappadoce. Le dieu de Tarse porte d'une main la hache à deux tranchants, avec une couronne rayonnante, et tient l'autre bras levé au-dessus de sa tête, geste significatif, que l'on retrouve chez l'Hercule égypto-phénicien d'Erythres, chez l'Adad solaire d'Héliopolis, et que l'on peut faire remonter, par une filiation historique bien établie, jusqu'à l'Ammon-Générateur des Égyptiens<sup>1</sup>. Quel que soit le rapport de ce geste avec celui du Sardanapale de la légende, c'est au



1. — MONNAIE DE TARSE.

moins avec vraisemblance que les mêmes savants ont cru reconnaître dans la figure des monnaies l'Hercule-Sandan, associé aux origines mythologiques de la ville de Tarse. Il est certain que les habitants célébraient tous les ans la fête d'Hercule par le rite syrien de l'embrasement



2 A 3. — MONNAIES DE TARSE.

d'un grand bûcher ; et les monnaies encadrent ordinairement l'image du dieu monté sur la chimère, dans une pyramide, que l'on a prise, à tort ou à raison, pour ce bûcher sacré. On sait aussi que l'un des principaux prêtres de Tarse, et sans doute le principal, qui portait le titre de *stéphanéphore* et qui se trouvait investi d'une autorité pouvant dégénérer en tyrannie politique, était le prêtre d'Hercule. Enfin ce dieu, comme l'Hercule Ἀρχηγέτης de Tyr, le Melkarth Baal-Tsour, était réputé le maître, ἀρχηγός, de la cité.

1. Macrobe décrit ainsi le geste du dieu d'Héliopolis en Syrie : *Dextra elevata, cum flagro, in aurigæ modum.*

Dès le temps de la domination des Perses, il est curieux de voir l'art grec s'introduire dans ce milieu oriental et y supplanter l'art asiatique. Les monnaies de Tarse à légendes phéniciennes représentent alors, sous le nom de *Baal-Tars*, le principal dieu de la cité, comme un Zeus hellénique, trônant et demi-nu, et lui mettent seulement à la main, pour le distinguer du dieu grec, une grappe de raisin et un grand épi<sup>1</sup>. Ce symbolisme agricole et solaire n'était pas étranger à la mythologie sémitique : l'Adad syrien portait des épis de blé ; le Dagon phénicien était considéré comme un *Zeus Arotrios*. Sur le revers des mêmes monnaies, on retrouve aussi parfois le dieu qui lève le bras, figuré à la manière grecque, nu, debout, sous des formes herculéennes, mais nettement désigné comme une divinité, par le *thymiatérion* placé devant lui et par la présence d'un second personnage dans l'attitude de l'adoration<sup>2</sup>. Ces dieux hellénisés et le dieu oriental monté sur le lion ne formaient-ils qu'une seule et même divinité ? On serait assez porté à le croire, quand on connaît la prédominance exclusive que les religions syrienne et phénicienne accordaient dans chaque ville à un dieu principal, patron de la cité. Cependant la question est encore loin de pouvoir être résolue scientifiquement. Le surnom de *Baal-Tars* ou de *Seigneur de Tarse* ne nous fournit pas sur ce point une détermination plus précise que celui de *Baal-Tsour* appliqué à l'Hercule Tyrien ou celui de *Baalath-Gébal* à la Vénus de Byblos. De la même source est issu sans doute le *Zeus Tersios*, mentionné à Tarse par Ératosthènes, au temps des Séleucides.

D'autre part, on ne peut douter que ces antiques représentations orientales, interprétées par les Grecs selon leurs propres idées, n'aient contribué à la formation des légendes qu'ils localisèrent sur cette côte de l'Asie Mineure. Le dieu, debout sur un animal chimérique, a été pris facilement pour un dompteur de monstres, comme Hercule, Persée ou Bellérophon, dont les trois noms sont justement rattachés aux prétendues origines grecques de Tarse. Il en est de même du caractère agricole du Baal-Tars : ce dieu tenant des épis, associé à quelque déesse lunaire, suffisait pour faire naître la tradition incohérente de la fondation de Tarse par les compagnons argiens de Triptolème, égarés à la recherche de la vache Io. Cette fable, adoptée par Strabon, paraît du reste se relier surtout à la fondation d'Antioche et à la prétention qu'avaient les Séleucides d'avoir colonisé, dans leur nouvelle capitale, je ne sais quels descendants du semeur éleusinien. Les monnaies de Tarse, de cette époque,

1. Figure 2.

2. Figure 3.

portent souvent comme surfrappe l'image d'une vache, avec le nom d'Io en lettres grecques. C'est aussi après la conquête d'Alexandre que la même ville émet une belle et rare monnaie d'argent, à légende hellénique, portant d'un côté la tête d'une Héra diadémée, et de l'autre Hercule étouffant le lion. La numismatique et la mythologie de l'ancienne Tarse présentent toute une série de faits archéologiques d'un grand intérêt



I A G. — PIÈCES DÉCOLLÉES A LA CUISSON.

pour l'étude des antiques rapports entre l'Orient et l'Occident; il était naturel de les rapprocher ici, sans vouloir en tirer aucune conclusion prématurée.

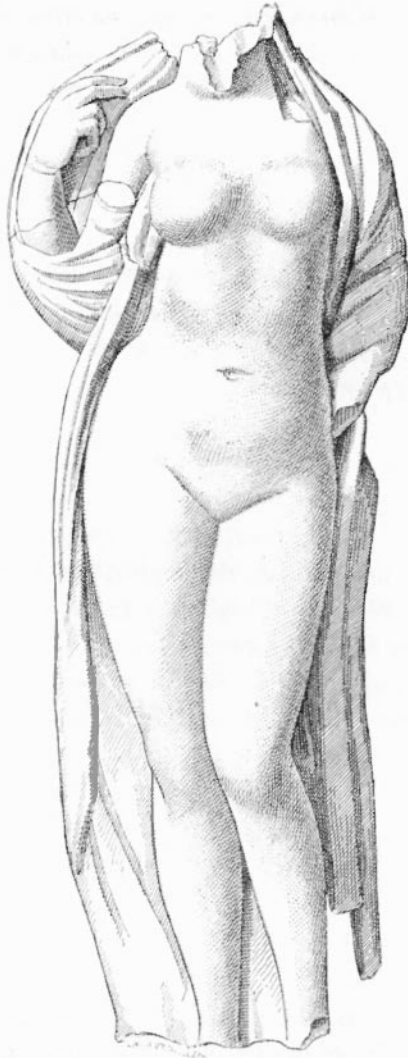
## II.

L'existence d'un atelier grec de monnayage n'est pas un fait dont il soit permis de tirer des conséquences très-étendues. Cependant, sous les satrapes du grand roi, qui furent parfois des Grecs d'Asie, comme Xénagoras d'Halicarnasse, dont parle Hérodote, ou des rois tributaires, comme Syennésis et sa femme Epyaxa, tout porte à croire que l'immigration commerciale et industrielle avait déjà formé à Tarse un premier noyau de

colonisation hellénique, au milieu d'une population très-disposée, par d'anciennes affinités, à subir l'ascendant de la civilisation nouvelle. Il est probable que les Hellènes étaient largement représentés parmi ces marchands de l'agora, qui restèrent seuls à Tarse, lors du pillage de la ville et du palais par les troupes grecques du jeune Cyrus. Après la conquête du pays par Alexandre, qui fut contraint, comme on sait, de faire un séjour prolongé à Tarse, après sa baignade imprudente dans le Cydnus, les Séleucides et surtout Antiochus Epiphanes n'eurent qu'à seconder un mouvement naturel, pour faire une cité grecque de l'antique capitale de la Cilicie. L'hellénisme, à mesure qu'il s'avavançait en Asie, gagnant de ville en ville, produisait comme une succession de renaissances locales, où il se ravivait et se retrempait sans cesse. Ces intelligentes populations orientales, jalouses de s'être laissé devancer par les races plus jeunes de l'Occident, se précipitaient l'une après l'autre, avec une ardeur toute neuve, dans la voie ouverte. On ne connaît pas assez la part considérable que Tarse prit à ce travail de transformation. Déjà, sous les rois de Syrie, elle fournit aux lettres grecques un premier tribut d'hommes remarquables. Mais ce fut surtout après l'apaisement de la grande perturbation causée par la guerre des Pirates, qu'elle devint un des principaux foyers de l'hellénisme et la grande ville savante de l'Orient asiatique. Au siècle d'Auguste, ses écoles encyclopédiques, fréquentées par une studieuse jeunesse indigène, étaient tenues pour supérieures même à celles d'Alexandrie et à celles d'Athènes ; elles produisaient en abondance des maîtres habiles, surtout des philosophes, qui allaient porter leur science au dehors. Rome, nous dit Strabon, était pleine de ces maîtres de Tarse, qui firent l'éducation de plusieurs illustres Romains de la fin de la République, d'Auguste lui-même et de plusieurs membres de la famille des Césars. S'ils n'eurent pas la haute originalité des grands hommes du siècle de Périclès, ils contribuèrent à conserver au génie grec cette longue vitalité, cette égalité soutenue, qui lui permirent d'achever l'éducation de Rome et de s'établir fortement, d'un autre côté, jusqu'au cœur de l'Asie.

L'antique et florissante ville de Cydnus n'eut peut-être jamais une époque de plus grande splendeur. Jules-César la visita, comme autrefois Alexandre ; Marc-Antoine en fit un moment le centre de son gouvernement d'Asie, et c'est là qu'il célébra, avec Cléopâtre, les fameuses noces du nouveau Bacchus et de la nouvelle Aphrodite. Dirigée successivement par plusieurs des hommes remarquables qu'elle avait produits et qui lui rapportaient de Rome les bienfaits de la faveur impériale, elle obtint tous les privilèges d'une cité libre et plus tard le titre de métropole.

L'esprit grec y était alors si dominant et si exclusif que les habitants, comme on le voit par les discours de Dion Chrysostome, semblaient avoir oublié la gloire de leurs origines orientales et n'aimaient plus à



7. — APHRODITE VOILÉE

entendre parler que d'Hercule, de Persée, d'Apollon, d'Athéné, comme de leurs héros fondateurs et de leurs dieux nationaux.

Cependant, sous les dehors de la vie grecque, le vieux fond asiatique

subsistait très-vivace. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux tout autour de Tarse et de voir, à la même époque, les cultes orientaux partout florissants dans leurs vieux sanctuaires. Nous savons que, sous l'empire, le centre principal de la religion syrienne, le temple de la grande déesse Atergatis, à Bambyce, n'était pas moins fréquenté par les Ciliciens que par les Syriens eux-mêmes. Au nord, dans une profonde gorge du Taurus, on trouvait le sanctuaire cappadocien de Comana, avec son prêtre-roi, avec ses prostituées sacrées, avec son peuple d'hiérodules et avec son étrange déesse Mâ, qui repoussait avec une horreur toute sémitique l'usage des viandes impures : le syncrétisme gréco-romain en avait fait une Bellone ; il la représentait armée du bouclier et de la massue, mais en lui laissant sur la tête la couronne de rayons des déesses sidérales de l'Asie. Proches parentes de cette divinité guerrière étaient sans doute la prétendue Athéné de Tarse et une autre Athéné que l'on adorait près de la mer, sur la haute falaise de Mégarsos. Plus loin dans l'intérieur, à Zéla, l'Anaïtis persique et babylonienne ne prenait même plus la peine de se déguiser sous un nom d'emprunt. L'Apollon, dont on lavait tous les ans le couteau sacré dans les eaux du Cydnus, le même dieu peut-être que nous voyons sur les médailles impériales de Tarse, soulevant un faon de chaque main, devait aussi ressembler au sauvage Apollon Cataonien, dont parle Strabon, plutôt qu'à celui de Delphes ou de Délos. L'artémis Pérasia, qui faisait marcher ses prêtresses sur des charbons ardents, et le Zeus Asbamaïos, dont la source sacrée empoisonnait les parjures, n'appartenait pas davantage au panthéon classique. Sans parler des autres religions de la Phrygie, de la Carie, de la Phénicie et de l'île de Chypre, une divinité populaire entre toutes dans la région moyenne de l'Asie Mineure était le dieu lunaire Mên ou Pharnakès, étroitement associé aux cultes de Sabazis, d'Atys et de Bélus. Au milieu d'un pareil entourage de superstitions locales, la ville de Tarse restait certainement l'un des points du monde antique les plus riches en monuments et en matériaux de toute sorte pour l'étude des anciens rapports entre l'Orient et l'Occident.

De là l'intérêt des découvertes qui se font sur le sol de cette curieuse ville. Si les fouilles n'y ont pas encore mis au jour des débris importants de l'antiquité asiatique, c'est probablement qu'elles n'ont pas atteint les couches profondes où ils reposent. En revanche, des gisements considérables de terres cuites brisées sont venus offrir aux archéologues un sujet de recherches des plus instructifs. Ces frères débris n'attestent pas seulement, en effet, que l'art et que la littérature de la Grèce ont fleuri ensemble à Tarse et brillé d'un même éclat : en les étudiant de près,

l'observateur attentif ne tarde pas à reconnaître que, sous les formes charmantes de la beauté hellénique, ils portent encore des traces nombreuses d'une civilisation différente et d'une antiquité plus reculée.

III.

C'est vers la fin de 1852 que M. Victor Langlois, connu par différents travaux de numismatique orientale, fut chargé d'une mission archéologique en Cilicie et dans la Petite-Arménie. Pendant son séjour à *Tarsous*,



S. — ARIADNE-APHRODITE DE TARSE.

ayant été informé qu'il existait, sous la colline de *Kusuk-Kolah*, plus exactement *Gucuslu-Kalah* ou *Fort du Belvédère*, près des murs de l'ancienne Tarse, une mine abondante de fragments antiques, il y fit pratiquer des fouilles en plusieurs endroits, avec l'assistance de M. Mazoillier, vice-consul de France. Ce fut l'origine de la remarquable collection de fragments de terre cuite envoyée l'année suivante, par les deux auteurs de la découverte, pour être offerte au Musée du Louvre.

Dès l'année 1845, un agent anglais, M. William Barker, avait tiré d'un autre point de la même colline, distant de 60 mètres des fouilles de Victor Langlois, un millier de fragments du même style et du même caractère. Il les a fait connaître, seulement en 1853, sous le titre de *Lares and Penates*, dans un ouvrage illustré d'un grand nombre de

figures, accompagné d'observations techniques par un céramiste de profession, M. Abington, et d'un excellent résumé de M. Birch. Ces premières fouilles, dont les résultats ont enrichi le *British Museum*, offre, avec les découvertes de Victor Langlois, un terme de comparaison des plus instructifs.

D'après Victor Langlois, le monticule ou, comme il l'appelle, le tumulus de Gueuslu-Kalah, est une suite de hauteurs échelonnées du nord-ouest au sud-est de Tarse, mais isolées au milieu de la plaine du Cydnus, où elles ne forment qu'un renflement local, longeant au sud les anciens murs et aboutissant, par une pente presque insensible, à la porte de Mersine. M. Barker, d'un autre côté, décrit le lieu de sa découverte comme une colline, appuyée jadis contre l'ancienne muraille, dont la démolition pierre par pierre a fini par mettre à nu une section de terrain au milieu de laquelle se trouvaient les terres cuites.

Les opinions sont très-partagées sur la nature et sur l'origine du dépôt qui nous a rendu tant de charmants débris de l'art antique. La première impression de M. Barker fut que cet entassement avait été formé par des rebuts de fabrique, et qu'il marquait le voisinage du quartier des potiers, du céramique de l'ancienne Tarse. Bientôt cependant, croyant observer que les fragments ne présentaient pas de défauts de fabrication et que plusieurs objets, lampes, réchauds, brûle-parfums, portaient des traces manifestes d'usage, il suivit M. Abington dans un système plus recherché et plus conforme aussi peut-être aux préoccupations dominantes du public anglais : ces figurines mutilées étaient des idoles brisées, les dieux pénates des Tarsiens, détruits par eux lors de leur conversion au christianisme. M. Birch croit aussi à une accumulation de débris ; mais il pense qu'elle a pu se former à la longue, dès le paganisme, par le rejet et par le renouvellement des nombreuses figurines votives qui finissaient par encombrer les temples.

Le sentiment de Victor Langlois est tout différent. Pour lui, l'étendue de ce champ de débris sur une longueur d'environ 400 mètres, les restes d'ossements qui s'y trouvent parfois calcinés et mêlés à des cendres, les nombreuses briques cimentées, qu'il considère comme des fragments de tombeaux (sans avoir toutefois rencontré en place aucune de ces sépultures), démontreraient que le Gueuslu-Kalah n'est autre chose qu'un vaste tumulus, l'antique nécropole de l'ancienne Tarse, fouillée et bouleversée par les musulmans, surtout à l'occasion de la reconstruction des fortifications de Tarse au moyen âge.

## IV.

En face de ces opinions contradictoires, le mieux est de s'adresser aux monuments mêmes et de voir s'ils n'ont pas aussi quelque réponse à donner. Remarquons d'abord que toutes les terres cuites de Tarse ont été retrouvées à l'état de fragments ; parmi les nombreuses pièces données au Louvre, il n'y a qu'un très-petit nombre d'objets qui soient à peu près intacts. Elles devaient même être déjà brisées, avant d'avoir été déposées à la place où la pioche les retrouve aujourd'hui ; autrement on en aurait un plus grand nombre de morceaux dont les cassures se



9. — ARIADNE-APHRODITE,

avec les attributs de la déesse Syrienne.

rajustent, ce qui n'arrive presque jamais, suivant une observation déjà faite par M. Birch au sujet de la collection Barker. Le nombre des têtes est surtout hors de proportion avec celui des autres débris. Mais on ne peut en tirer aucune conclusion, sinon que la rotondité de cette partie presque pleine la rend assez résistante, tandis que le reste se détruit facilement ou se réduit en éclats minuscules, qui échappent à l'attention des fouilleurs.

Le fait le plus significatif pour la solution du problème qui nous occupe, c'est la présence, parmi les terres cuites de Tarse, de plusieurs pièces qui certainement n'ont jamais été terminées. M. Barker a soutenu le contraire pour sa collection ; mais on pourrait lui montrer facilement, par ses propres descriptions, qu'il a laissé passer, sans les reconnaître, des morceaux qui ont ce caractère. Pour nous en tenir aux terres cuites

du Louvre, je signalerai surtout quatre figurines d'un mouvement très-animé : une Victoire, un Cocher du Cirque et deux Génies en costume phrygien, représentés comme volant ou comme enlevés dans les airs <sup>1</sup>; au ras de leurs épaules on voit des sections nettes, sans aucune trace de trous ni d'agrafes pour des bras mobiles. La vivacité de l'attitude empêche que l'on ne songe à des hermès; je ne crois pas non plus qu'il y ait lieu de ressusciter le prétendu Bacchus manchot du Dr Braun. Comme contre-partie, les fouilles de MM. Langlois et Mazoillier ont produit un assez grand nombre de bras détachés et moulés à part, qui sont aussi coupés net à la jonction de l'épaule; dans quelques cas, les plans de section ont été piqués d'un ou plusieurs trous avec la pointe du même instrument tranchant, comme pour faciliter le collage de ces parties <sup>2</sup>.

Les observations qui précèdent sont d'autant plus intéressantes qu'elles nous font prendre sur le fait les procédés de fabrication employés dans les ateliers de Tarse. Allez de nos jours à Naples, à Rome, surtout pendant les fêtes du *Persepio*, où il se fait un grand débit de figurines pour l'ornement des crèches, c'est encore ainsi que vous verrez les ouvriers fabriquer sous vos yeux leurs petites images, avec une prestesse merveilleuse. Ils moulent d'abord le corps, puis ils forment à part, dans d'autres petits moules, les bras, les jambes et toutes les parties trop détachées. Se servant ensuite de leur couteau, un vulgaire eustache, ils tranchent à vif les plans de rencontre et les piquent, afin que la soudure puisse lier plus intimement les deux surfaces. Cette soudure se fait simplement avec de la terre délayée ou barbotine. La cuisson suffit alors pour produire l'adhérence. Les mêmes procédés exactement nous sont révélés par les terres cuites de Tarse. On y rencontre encore fréquemment, comme pièces détachées, des avant-bras, des pieds, des ailes, des pattes d'animaux, comme la jambe de cheval que M. Barker prend pour une jambe votive, image des chevaux que l'on sacrifiait au Soleil. Les attributs, rhythons, cornes d'abondance, se montrent souvent aussi moulés séparément, parfois avec les mains qui les tiennent, preuve qu'ils étaient préparés pour se rattacher à des figures déterminées.

Il reste cependant une objection grave en apparence. Comment se fait-il que des pièces incomplètes, dont l'ajustement ne pouvait se faire que sur la terre crue encore humide, se trouvent cuites séparément et avant tout assemblage? Cela paraît extraordinaire et inexplicable. On peut alléguer sans doute la négligence et la précipitation des ouvriers chargés

1. Figure 4.

2. Figures 5-6.

de placer les figures dans le four; mais il serait étonnant qu'une distraction aussi grossière se fût reproduite un aussi grand nombre de fois. Voici l'explication que je proposerais. Il pouvait arriver parfois que la terre des figurines fût déjà sèche au moment de l'assemblage, ou que la barbotine employée pour la soudure fût trop claire; au premier feu,



10. — BACCHUS ENFANT,  
avec les attributs d'Horus.

l'évaporation détachait et faisait tomber les pièces insuffisamment collées; elles cuisaient séparément, et, comme il était alors impossible de les réunir, on les jetait au rebut. Cela n'est pas, du reste, une pure hypothèse. La collection du Louvre possède un torse de jeune homme, sur le flanc duquel on voit distinctement la partie antérieure d'une serre d'aigle; le dos porte en outre un léger bourrelet, auquel se rajuste exactement une queue d'oiseau moulée à part, appartenant à la même collection. Ce

sont les traces d'un commencement d'adhérence : cette figure devait faire partie d'un groupe de Ganymède enlevé par l'aigle.

Il y a là une réunion de faits qui montrent combien M. Barker a eu tort d'abandonner sa première opinion, qui était de toutes la plus voisine de la vérité. Les exemples que j'ai signalés, et surtout la présence des pièces manquées à la cuisson, prouvent avec toute évidence que les fragments de Tarse ne sont et ne peuvent être que des rebuts de fabrique. Le *Gueushu-Kalah*, au moins dans les parties fouillées, est un véritable *monte testaccio*, un lieu où l'on entassait les débris, parmi lesquels les tessons rejetés par les potiers et les modeleurs formaient surtout des amas considérables. Il n'était pas même nécessaire pour cela que les figurines présentassent des défauts de fabrication ; il devait s'en briser une certaine quantité, d'abord au four, puis dans l'atelier ou dans la boutique, même après qu'elles étaient déjà peintes pour être vendues. Si, parmi ces fragments, il se trouve quelques vases qui paraissent avoir servi, quelques lampes dont le récipient est imprégné d'huile et le bec noirci par la fumée, c'est que diverses raisons ont pu faire jeter d'autres objets sur de pareils tas de décombres ; d'abord, sans parler de la nécessité d'essayer certaines pièces, les potiers eux-mêmes devaient être les premiers à se servir de leurs produits, et il est probable qu'ils ne s'éclairaient pas avec d'autres lampes que celles qu'ils fabriquaient. Cette accumulation n'en est pas moins une preuve de l'énorme consommation qui se faisait, dans l'antiquité, des figurines de terre cuite, pour les temples, pour les tombeaux, pour les chapelles intérieures des maisons, et aussi sans doute à l'occasion de certaines grandes panégyries religieuses, notamment pour cette fête annuelle du bûcher d'Hercule, dont nous avons parlé.

## V.

A ces premières observations il convient d'ajouter quelques renseignements sur les autres caractères de la technique dans les terres cuites de Tarse. On peut dire, en général, que les modeleurs de Tarse usent de procédés de fabrication perfectionnés. L'argile qu'ils emploient est fine, serrée, homogène, sans paillettes brillantes. La pâte en est longue et paraît avoir été soigneusement pressée en feuilles avec le rouleau, ce qui lui a communiqué une cohésion particulière. La cuisson a donné à ces figures une densité assez grande pour qu'elles ne se rayent pas facilement à l'ongle et prennent même parfois à la surface un léger poli. Il y en a de deux couleurs, quelques-unes d'un blanc jaunâtre, le

plus grand nombre d'un beau rose orangé. Le moulage se fait à deux coques. La face postérieure, ordinairement lisse, et percée, comme à l'emporte-pièce, d'un trou d'évent circulaire, est toujours très-bombée : cette convexité du revers est un des caractères distinctifs des figurines de Tarse et contribue à leur donner quelque chose de la force élastique qui fait la solidité des vases.

On remarque aussi que les modèles étaient très-habilement disposés



II. — HERCULE DE TARSE,  
bacchique et solaire.

pour restreindre autant que possible l'emploi des parties rapportées. Des voiles, des draperies flottantes garnissent les fonds, soutiennent la figure et lui forment comme un champ, sur lequel elle s'enlève réellement en bas-relief. Les têtes, les bases creuses sont moulées d'une seule pièce avec le corps. Les retouches à la pointe, les ornements rajoutés ou pastillages, d'un usage courant dans l'ancienne fabrique grecque, deviennent ici l'exception. Toutes les fois cependant que l'ajustement de quelques pièces de rapport est nécessaire, il se fait, ainsi que nous l'avons vu, par la simple juxtaposition de deux sections humides, non par l'insertion d'un tenon conique, qui entraîne toujours un certain remaniement

de l'épreuve. Beaucoup de fragments paraissent avoir été peints; mais, par suite de la dureté même de la surface, l'enduit coloré n'a pas généralement bien tenu.

Ces caractères s'écartent du système suivi par les ateliers de la Cyrénaïque et surtout par ceux du Tanagre; il se rapprochent davantage des procédés employés par l'ancienne fabrique grecque de Chypre; on ne les retrouve en Grèce qu'à une époque relativement récente. L'industrie a simplifié le travail et l'a rendu plus expéditif; l'art n'intervient plus que dans la fabrication du premier modèle. Ce premier modèle une fois créé et terminé jusque dans les moindres détails par un artiste de profession, il suffit d'un ouvrier soigneux, d'un manœuvre exercé, pour tirer rapidement et avec une régularité presque mécanique une quantité d'épreuves excellentes. La finesse du moule et la vivacité de l'empreinte, qui sont poussées, dans la fabrique de Tarse, à un point de perfection remarquable, dispensent de tout travail complémentaire. Le métier y gagne, mais l'art y perd certainement. On n'a plus les combinaisons variées, la franche saillie ni la liberté d'allure des terres cuites de ronde bosse. C'est aussi la suppression de ces ouvriers-artistes, dont la touche vive et individuelle faisait de chaque pièce sortie de leurs mains une œuvre quasi originale.

Le style des figures s'accorde avec les procédés de la technique pour marquer une date relativement avancée dans l'histoire de l'art. La fabrique de terres cuites de Tarse n'a pas de passé. Sans liens avec l'ancienne fabrique orientale dont nous n'avons retrouvé qu'un seul spécimen parmi les fragments du Louvre, elle apparaît brusquement, lorsque l'art grec a déjà franchi non-seulement tous les degrés de l'archaïsme, mais encore dépassé la période de haute inspiration que l'on caractérise par le nom d'époque du grand style. Les plus belles figures, même l'admirable Aphrodite, qui est la perle de la collection, présentent ces proportions élancées, cette alternance des contours, où l'on reconnaît les conventions savantes de l'école de Lysippe<sup>1</sup>. On notera aussi dans certaines têtes un type particulier de beauté hautaine, le nez droit et court, le sourcil sévère, l'œil un peu dilaté, la bouche abaissée. L'expression héroïque ou divine est rendue par une légère contraction de traits, qui touche au dédain et à la colère. Ce sont des caractères que l'on commence à rencontrer dans l'art grec sur les monnaies d'Alexandre et de quelques-uns de ses successeurs. C'est aussi un signe d'époque que le goût, moins sculptural que pittoresque, pour les grandes et larges cou-

1. Figure 7.

ronnes, qui donnent aux figures une noblesse un peu théâtrale.  
En résumé les ateliers de modelage de Tarse relèvent de la florissante



12. — MEN-ATYS,  
servant de brûle-parfums.

école de sculpture qui, sous les princes macédoniens et jusqu'au deuxième siècle de l'empire romain, soutint en Asie Mineure, avec une remarquable continuité, les traditions de l'art grec, et produisit en abondance l'excellente

statuaire antique qui peuple en partie nos musées. Rhodes, Tralles, Pergame, Éphèse, Aphrodisias de Carie, en furent les centres les plus connus. Nous rencontrons justement parmi nos débris de terre cuite deux fragments de petites figures qui reproduisaient le célèbre groupe rhodien de Laocoon. Quelques têtes de dames romaines, coiffées à la mode du temps de Trajan, sont encore d'une exécution habile et soignée, bien qu'elles soient de beaucoup inférieures aux meilleures figurines de la collection<sup>1</sup>. Cette longue fécondité de l'art grec en Asie correspond exactement à la postérité prolongée que nous avons signalée dans les écoles littéraires et philosophiques de Tarse.

## VI.

Comme les figurines se sont trouvées brisées avant tout emploi et que d'autre part on ne sait rien de positif sur les usages funéraires de la Cilicie, il est impossible de déterminer dans quelle proportion elles servaient pour les temples ou pour les tombeaux. Ce que l'on peut affirmer, c'est que les sujets qu'elles représentent sont, à de rares exceptions près, des sujets religieux. Le symbolisme mythologique reparait ici avec des formes précises et se montre avec évidence. Il est très-intéressant pour la science de pouvoir dresser sous ce rapport le bilan d'une découverte dont le produit tout entier est venu entre nos mains, en faisant en ligne de compte même les doubles et les nombreuses pièces de rebut qui ne sont pas exposées.

On ne constate pas d'abord sans quelque étonnement que cette mythologie des terres cuites n'est pas du tout d'accord, pour l'importance relative des différents dieux, avec la hiérarchie officielle du panthéon grec et romain : elle dérouté même en partie les calculs fondés sur les cultes locaux. Qui le croirait ? parmi les nombreux fragments rapportés de Tarse, on ne trouve pas une seule figurine de Zeus ; dans cette masse de débris, poussière de dieux, le maître de l'Olympe n'est représenté que par un seul petit masque décoratif, ornant le coin d'un brûle-parfums. Posidon n'est pas mieux partagé que son frère. Des déesses considérables, Héra, Artémis, manquent à l'appel. On compte quelques images d'Apollon Citharède, d'Hermès et surtout d'Athéné. Le cycle de Déméter, ordinairement si fécond, ne fournit lui-même que des représentations rares et incertaines. A Tarse plus que partout ailleurs, les mille petites idoles façonnées par la main des potiers représentent surtout

1. Figure 44.

les grands cultes populaires et en quelque sorte universels de l'antiquité païenne, les cultes enthousiastes et orgiastiques d'origine orientale, dont la propagande incessante finit par changer l'ancien ordre des dieux et par modifier, en s'y mêlant, jusqu'aux religions des cités.

Le dieu préféré est ici Bacchus, représenté comme dieu adulte et plus souvent encore comme dieu enfant<sup>4</sup>. Son culte envahit tous les autres. On voit surtout des insignes de son thiasé, la couronne de lierre ou de



13. — MEN-ATYS,

avec les attributs de Bacchus enfant et d'Eros.

vigne, devenir une marque de ralliement, sous laquelle les anciennes divinités orientales se reconnaissent, se groupent et prennent, en devenant des dieux bacchiques, une place de premier ordre dans le panthéon nouveau. A côté de Bacchus, Aphrodite est représentée avec une prédilection toute particulière. L'effort religieux du temps est visiblement de rapprocher, d'unir ces deux divinités favorites, et lorsque, dans la même ville de Tarse, Antoine et Cléopâtre célébrèrent les noces de Bacchus et d'Aphrodite, ils ne firent que réaliser pour leur propre compte un rêve mythologique qui était dans l'esprit de tous. Sous cette inspiration, à côté des anciennes formes de la déesse, les modelers de Tarse créent un type mixte, une Ariande-Aphrodite, couronnée de lierre,

4. Figure 10.

sous laquelle se cache quelque grande divinité locale, la *baalath* de Tarse, réunissant tour à tour à ces emblèmes la haute coiffure de Cybèle et de Perséphone, les rayons dirigés en haut, *radii sursum versum reclinati*, de la Déesse Syrienne ou la corne d'abondance d'Isis et de Tyché<sup>1</sup>. C'est aussi en faisant rayonner autour de sa tête la couronne de Bacchus, qu'Hercule se transfigure et devient l'Hercule oriental, le grand dieu solaire, patron de la cité, dont l'image se rencontre plus fréquemment que toutes autres parmi nos fragments<sup>2</sup>.

Un autre groupe nombreux est celui des jeunes dieux en costume phrygien, comme Mên ou Atys, que nous voyons également, parés du



11. — COIFFURE ROMAINE.  
du temps de Trajan.

mystique feuillage, chercher à s'identifier avec le Bacchus enfant ou avec la forme plus complexe de l'Éros bacchique<sup>3</sup>. Enfin, dans une série de figurines, dont quelques-unes sont encore d'une bonne exécution, les mêmes symboles s'associent communément à ceux du petit dieu égyptien Harpocrate ou Horus enfant<sup>4</sup>.

Il est juste de dire que l'art grec, en Asie, se trouva amené de bonne

1. Figure 7. — Pour l'Ariadne-Aphrodite, comparer les figures 8, 9 et la vignette qui termine l'article.

2. Comparez la figure 11 et la vignette placée au commencement de l'article.

3. Figures 4, 12 et 13. — Dans ces figures je considère les ailes recourbées ou recoquevillées, comme une interprétation grecque du croissant, placé par les Orientaux derrière les épaules du dieu Mên ou Men-Atys (*Atys Menotyrannus*).

4. Figure 10.

heure au syncrétisme dans les représentations, par la nécessité de traduire le caractère complexe des divinités orientales. Les artistes qui composaient des modèles pour la fabrique de Tarse ont exécuté ces combinaisons d'attributs avec un goût et un charme d'invention encore tout helléniques; ils y ont trouvé des motifs nouveaux pour rajeunir les types consacrés, et quelques-unes de leurs conceptions en ce genre comptent assurément parmi les plus élégantes et les plus originales qu'ait produites l'ancienne céramique. L'association des emblèmes disparates des dieux égyptiens aux symboles bacchiques est un signe plus grave et marque une altération du goût déjà beaucoup plus avancée.

Pour tout résumer en quelques mots, la fabrique de Tarse est une fabrique grecque, implantée en Cilicie au plus tôt sous les Séleucides. Elle représente déjà, mais avec une supériorité remarquable, la troisième époque de l'industrie des terres cuites. Par toutes les raisons de technique, de style, de symbolisme, que nous avons énumérées, on ne se tromperait peut-être pas de beaucoup, en faisant coïncider la période la plus florissante de ces ateliers, avec la brillante renaissance des lettres et des arts, qui signale dans l'Orient grec, aussi bien que dans l'Italie hellénisée, le dernier siècle avant notre ère.

LÉON HEUZEY.

